—Un peu. Marguerite m'avait beaucoup raconté de choses sur lui.

—Que vous en avait-elle dit ?

—Pas de bien.

—La bavarde !...

—Alors j'étais toute disposée à le juger très sévèrement, si jamais je faisais sa connaissance.

Et puis, est-ce curieux ? Je l'ai vu, il m'a dit, quelques mots, et je lui ai trouvé un si grand air de tristesse que tout de suite une immense pitié m'a prise pour lui. Car ce qu'il avait l'air malheureux hier, Rolland, je ne saurais jamais vous l'exprimer !

—Vous avez un très bon cœur, ma Monette chérie, c'est fort bien cela !

—Oui ; mais il ne suffit pas de m'admirer platoniquement, il faut m'aider.

—Vous aider ? répéta Rolland, ne comprenant pas ce que la fillette voulait dire. Comment puis-je vous aider ?

—Voilà : je ne sais pas pourquoi il m'est venu dans l'idée que si l'on pouvait réconcilier votre oncle et votre tante, et mettre dans leur intérieur la paix et le calme qui règnent à Gesdres, ce serait une très belle œuvre.

—Évidemment ; mais c'est bien difficile, sinon impossible.

—Pourquoi ?

Rolland hésita.

Il ne pouvait pas expliquer à Monette par quel crampon de fer Grégoire était tenu.

—Votre oncle n'a pourtant pas l'air d'un très méchant homme, continua-t-elle.

—Méchant ! . . . Non ; mais extrêmement léger Oh ! oui, plus léger qu'une plume ; n'ayant jamais eu une idée très nette du devoir, et ayant toujours tout sacrifié à la satisfaction de ses caprices ou de ses passions Voilà ce qu'est M. de Mussidan. Et cependant la vie est-elle autre chose que le renoncement continuuel de ses goûts au profit de ceux que nous aimons ?

—Et qui nous le rendent en tendresse et en attentions de toutes les minutes, mon cher Rolland !

—Oui, cela doit être ainsi ; mais mon oncle ne l'a pas compris de cette façon. Avec cela sa faiblesse de caractère est extraordinaire. Il faut toujours qu'il soit mené par quelqu'un. Le malheur a voulu que les personnes qui ont pris de l'influence sur lui ne valussent pas grand-chose. Alors il s'en est suivi des dissentiments profonds entre ma pauvre chère mère et lui.

—Elle a beaucoup souffert n'est-ce pas !

—Au delà de tout ; et vous savez, Monette, maman Mémaine est une sainte et une perfection morale. Les torts de mon oncle à son égard sont impardonnables.

—Pas pour une sainte, comme vous venez de le dire. Qu'y a-t-il du reste de plus grand, de plus noble, que le pardon ?

—Si celui vis-à-vis duquel on l'exerce, ce pardon se repent.

—M. de Mussidan se repentira.

—J'ai bien peur que non.

—Pas moi. Je lui ai fait la morale, et une morale pas très tendre

—Vous, Monette, vous avez fait cela !

—Oui, ce n'est peut-être pas très convenable ; mais je voudrais tant vous voir heureux, maman Mémaine et vous !

—Chère petite ! Après tout c'est probablement le bon Dieu qui vous aura envoyé une de ses inspirations. Et il l'a bien prise votre morale, mon oncle ?

—On ne peut mieux. Il m'a même promis d'essayer de reprendre, en Gascogne, la vie de famille. Alors, comme avec ces bonnes dispositions-là, il ne faut pas le laisser tout le temps seul ici, vous devriez bien l'amener à Gesdres avec nous !

—Ce que vous me demandez là, chérie, est très difficile.

—Pourquoi ?

—Parce qu'après tous les méfaits de mon oncle, M. de Gesdres a une forte antipathie contre lui.

—Le marquis est très bon. Si vous lui présentez la chose d'une certaine façon, il nous accordera notre demande.

—Je vous répète qu'il sera très dur d'obtenir cette invitation-là, de lui.

—Si ce n'était pas fort difficile, Rolland, je ne vous serais peut-être pas si reconnaissante de vous charger de cette commission-là.